

JOURNAL DU LOT

Paraissant les Mardi, Jeudi et Samedi

CAHORS ET DÉP^s: Trois mois, 5 fr.; Six mois, 9 fr.; Un An, 16 fr.
HORS DU DÉP^s: — 6 fr.; — 11 fr.; — 20 fr.

CAHORS: A. LAYTOU, DIRECTEUR, RUE DU LYCÉE.

ANNONCES (la ligne)..... 25 cent
RÉCLAMES —..... 50 —

On est inscrit pour un abonnement de même durée, quand on ne renvoie pas le numéro qui suit l'abonnement précédent.

L'Agence HAVAS, rue Notre-Dame-des-Victoires, n^o 34 et Place de la Bourse, n^o 8, est seule chargée, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal.

La publication des Annonces légales et judiciaires de tout le département est facultative dans le Journal du Lot.

Les abonnements se paient d'avance. — Joindre 50 centimes à chaque demande de changement d'adresse.

DE CAHORS A LIBOS.				DE LIBOS A CAHORS.				DE CAHORS A MONTAUBAN.				DE MONTAUBAN A CAHORS.			
Tableau 1	Omnibus mixte.	Poste mixte.	Omnibus mixte.	Tableau 2	Poste mixte.	Omnibus mixte.	Omnibus mixte.	Tableau 1	Omnibus mixte.	Omnibus mixte.	Omnibus mixte.	Tableau 2	Omnibus mixte.	Omnibus mixte.	Omnibus mixte.
Cahors. — Départ ..	6 h 35	1 h 4	5 h 50	PARIS. — Départ ..	2 h 30	9 h 50	7 h 30	Cahors. — Départ ..	4 h 40	10 h 35	5 h 20	TOULOUSE. — Départ ..	5 h 15	11 h 10	3 h 14
Mercuès.....	6 49	1 19	6 6	Monsempron Libos—Dép	8 40	3 5	8 55	Sept-Ponts.....	4 50	10 45	5 31	Montauban. — Départ ..	7 25	10 h 35	4 50
Parnac.....	7 1	1 32	6 19	Fumel.....	8 48	3 15	9 3	Fonneuve.....	5 6	11 1	5 49	Fonneuve.....	7 40	10 49	5 10
Luzech.....	7 9	1 40	6 28	Soturac-Touzac.....	9 1	3 28	9 16	Albas.....	5 15	11 10	5 57	Albas.....	7 51	10 58	5 23
Castelfranc.....	7 22	1 55	6 44	Duravel.....	9 10	3 38	9 26	Montpezat.....	5 28	11 23	6 10	Réalville.....	8 3	11 7	5 38
Puy-l'Evêque.....	7 34	2 7	6 58	Puy-l'Evêque.....	9 19	3 48	9 36	Borr-don.....	5 58	11 55	6 42	Caussade.....	8 17	11 19	5 56
Duravel.....	7 45	2 17	7 8	Castelfranc.....	9 34	4 5	9 52	Caussade.....	6 9	12 8	6 56	Borr-don.....	8 35	11 36	6 20
Soturac-Touzac.....	7 55	2 27	7 18	Luzech.....	9 47	4 19	10 6	Montpezat.....	6 19	12 22	7 8	Montpezat.....	9 15	12 10	7 11
Fumel.....	8 6	2 39	7 32	Parnac.....	9 57	4 30	10 17	Albas.....	6 27	12 33	7 18	Lalbenque.....	9 41	12 28	7 41
Monsempron-Libos Ar.	8 12	2 45	7 40	Mercuès.....	10 9	4 43	10 29	Fonneuve.....	6 36	12 45	7 28	Cieurac.....	9 53	12 38	7 54
PARIS. — Arrivée.....	11 46	4 18	2 49	Cahors. — Arrivée.....	10 25	5 1	10 47	Montauban. — Arriv.....	6 48	1 2	7 45	Sept-Ponts.....	10 9	12 51	8 12
								TOULOUSE. — Arriv.....	8 25	2 45	9 41	Cahors. — Arrivée.....	10 18	12 59	8 22

Cahors, le 28 Janvier.

NOUVELLES POLITIQUES

SENAT

Séance du 26 janvier.

LE MONOPOLE DES INHUMATIONS

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion sur la proposition relative au monopole des inhumations.

M. *Garrisson*. — La majorité de la commission a adopté un article ainsi conçu :

« La présente loi sera exécutoire six mois après sa promulgation. »

M. *Allou*. — Le délai est beaucoup trop court ; il faudrait impartir le délai de deux ans à Paris. Je demande qu'on reprenne, en le modifiant, l'article 7 du projet voté par la Chambre des députés, qui porte que le droit attribué aux communes par la présente loi ne puisse s'exercer qu'après l'expiration des traités en cours d'exécution.

M. *Faye* propose que le délai des traités en cours d'exécution ne dépasse pas deux ans, à partir du 1^{er} janvier 1888.

L'amendement de M. *Faye* est adopté.

L'ensemble de la loi est adopté.

Les Carlistes. — On mande de Madrid au *Daily-Chronicle* :

Don Carlos a donné à ses partisans l'ordre d'activer leurs préparatifs. Des uniformes et des armes ont été achetés en grand nombre en Angleterre et en France. Un grand nombre de fusils ont été transportés, de la frontière des Pyrénées, en contrebande.

Seize généraux carlistes se sont mis à la disposition de don Carlos.

CHRONIQUE LOCALE

ET RÉGIONALE

L'alimentation du soldat.

On écrit à la *France militaire* :

Le 20^e régiment de ligne, à Montauban, vient de

résoudre le difficile problème de l'alimentation des soldats.

Chaque soldat du 20^e de ligne a son assiette, son couvert et son verre. Mais avec quelle mise de fonds, me direz-vous, a-t-on acheté à chaque soldat tous ces ustensiles, qui remplacent si avantageusement la petite gamelle ?

Tout cela, m'a-t-on dit, coûte 0 fr. 40, et c'est l'homme qui en fait le déboursé. Il paie la somme de suite, et s'il n'en a pas les moyens, on lui retient un sou par prêt pendant huit prêts. Le soldat paie cette somme insignifiante avec le plus grand plaisir ; il a son couvert à lui ; il mange proprement.

Je me souviens que la *France militaire* disait jadis avant de s'occuper de varier l'alimentation du soldat, il conviendrait avant tout de veiller à la propreté des cuisines militaires, que le génie impuissant, paraît-il, a construite des bâtiments sur un plan un peu rajeuni, a soin d'accoler aux latrines, dans le même corps de bâtiment. Et puis disait encore la *France militaire*, s'il m'en souvient bien, il s'agit de faire disparaître cet atroce cuisinier de compagnie aux mains sales, habillé d'une blouse et d'un pantalon dégoûtants de malpropreté, mettant ses pieds nus dans de hideux sabots à demi remplis de paille. Je ne me souviens plus de ce que disait encore la *France militaire* ; tout ce que je puis dire, c'est que les *désiderata* qu'elle formulait au sujet des cuisines et des cuisiniers sont réalisés à Montauban par le 20^e de ligne. Les cuisines sont parfaitement tenues ; un cuisinier en chef pour tout le régiment, proprement habillé comme les cuisiniers des grands restaurants parisiens, surveille les cuisiniers des compagnies et donne ses indications pour la préparation des aliments ; les cuisiniers sont propres, ils sont chaussés, et l'affreux sabot a disparu.

Les soldats du 20^e ont des réfectoires ; ils ont préféré se serrer et avoir des chambres vacantes. Veuillez remarquer que l'hygiène n'y perd rien. Le soldat, en effet, a moins de mètres cubes d'air à respirer, mais au moins cet air n'est pas vicié par les émanations des gamelles que le soldat apportait dans les chambres à l'heure des repas. Et pendant que j'y suis, remarquez que dans les réfectoires ont pu faire les théories et les exercices dans les chambres ; remarquez encore que la compagnie des lits militaires ne fera plus sur les hommes les bénéfices qu'elle tirait des taches de graisse et autres qui émaillaient

les lits sur lequel le soldat était obligé de manger. Ces économies seront plus considérables qu'on ne le croit.

Puisque je parle d'économies, remarquez comme on fait intelligemment au 20^e. Ainsi on achète une éplucheuse de pommes de terre ; elle a coûté 250 fr. juste. Mais ces 250 fr. vont être gagnés. En effet, avec l'éplucheuse on ne perd rien ; pas de ces déchets qui, avec l'ancien système faisaient perdre jusqu'à 1/5 du poids de la pomme de terre. L'éplucheuse enlève la pelure, et rien de plus. Comprend-on que chaque compagnie, au lieu d'acheter 30 kilogrammes de pommes de terre, n'en achètera plus que 25 ? De là économie sérieuse pour l'ordinaire, et cette économie sert : 1^o à payer l'éplucheuse ; 2^o à augmenter par la suite les allocations de l'ordinaire.

Je reviens à la propreté. La *France militaire* disait jadis : Comment veut-on qu'avec deux torchons par semaine on puisse tenir propres quatre-vingts ou cent gamelles ? Eh bien ! au 20^e de ligne, on a résolu le problème et l'on ne demandera rien de plus à l'Etat pour le nettoyage de quatre-vingts ou cent couverts par compagnie. Le principe est que chaque homme nettoie son couvert, qui ne paraît jamais à la cuisine. A la porte de chaque réfectoire, à l'heure des repas, sont deux baquets, remplis l'un d'eau chaude, l'autre d'eau froide. Quand le soldat a fini de manger, il trempe son assiette et son couvert dans l'eau chaude, les passe ensuite à l'eau froide, et va les remettre à leur place. De la sorte, on a toujours des torchons propres à la cuisine.

Dans l'un des réfectoires nous avons remarqué un ingénieux système destiné à assurer d'une manière complète la propreté du matériel de table de la compagnie. Au centre de la pièce se trouvent fixées contre le mur deux caisses à casiers correspondant aux huit escouades, et dans lesquelles sont déposées dans un ordre parfait les assiettes, les verres, les cuilliers, les fourchettes, les ustensiles à servir.

De cette façon ces objets sont à l'abri de la poussière et des autres impuretés, et des étiquettes portant les noms des soldats empêchent toute confusion.

Chaque escouade à sa table particulière qui, après le repas, est aussitôt nettoyée avec soin, de façon à pouvoir servir de table de travail pour les théories on l'école primaire.

Il est temps que j'arrive aux menus.

Il a fallu conserver une fois par jour le traditionnel pot-au-feu ; seulement avec l'ancien système,

boeuf et légumes traînent dans la soupe, où le soldat devait aller les pêcher. Au 20^e, la soupe, le boeuf, les légumes sont servis à part ; on a des soupières.

Le cuisinier en chef du 20^e m'a montré les trois manières avec lesquelles il accommodait le boeuf pour le repas du jour qui ne comporte pas de soupe. Le boeuf est ou braisé, ou rôti, ou en daube. Cela sent très bon, ma foi dans les cuisines du 20^e ! Ces trois plats de boeuf alternent avec le mouton : avec les rôtis, le soldat a un plat de légumes ; ainsi tel jour ou aura du boeuf braisé avec des pois ; tel autre jour, du boeuf rôti avec des pommes de terre, ou du mouton avec des haricots. Les menus peuvent varier à l'infini.

J'aurais bien d'autres choses à vous raconter ; mais je crois avoir dit l'essentiel. Le 20^e trace la voie, à tous les autres régiments de le suivre.

Nous sommes heureux d'apprendre que le même système d'alimentation du soldat fonctionne au 7^e de ligne depuis quelques mois.

Appel des territoriaux. — Les dates d'appel des territoriaux des classes de 1874 et 1875, qui doivent accomplir une période d'instruction au printemps, ne sont pas définitivement arrêtées.

Mais dès à présent nous pouvons, dit le *Petit Journal*, annoncer que les hommes de la première série, laquelle comprend la moitié des batteries d'artillerie des deux classes, seront appelés assez tôt pour être libérés huit jours avant Pâques.

Les territoriaux de l'infanterie et du génie compris dans la deuxième série, et dont nous indiquerons bientôt les bataillons appelés cette année, ne seront convoqués que huit jours au moins après ladite fête de Pâques.

Les droits de place de la ville de Cahors, pour, à partir du 1^{er} février 1886 au 31 décembre 1886 ont été adjugés mardi, à M. Louis Balat, entrepreneur, demeurant à Montauban, moyennant, outre les charges, un prix mensuel de 1,100 fr.

côté violent de sa nature disparaissaient lentement sous les coups redoublés que la destinée frappait sur lui depuis quelques mois.

— Oh ! je sais donc qui je dois combattre, maintenant ! dit-il.

— Amine, reprit-il après un silence, je dois tout connaître. Parlez, car c'est le ciel qui nous a réunis pour le châtimant !

— Il était possesseur d'une assez belle fortune quand éclata la guerre, dit-elle. Mais il ne s'en contenta pas. Je vis un matin, dans le *New-York Herald*, que M. Bradford avait offert au président des Etats-Unis un corps de deux cents volontaires armés et équipés à ses frais. C'était un fait assez commun. Il n'y a pas de patriotisme que chez nos ennemis. On loua sa générosité ; puis, comme d'autres avaient fait plus que lui, on cessa de s'en occuper. Vint une action où ces volontaires pillèrent une ferme. On en perdit une dizaine. Vous comprenez maintenant quel était le but effrayant de cet homme. Il voulait organiser le pillage et le meurtre ! Dès lors, tout marcha selon ses desirs... Une ferme isolée, une maison située au milieu des bois étaient désignées d'avance à la fureur de ces bandits. On mettait le crime sur le compte de guérillas confédérées, et comme les volontaires n'agissaient jamais que dans les Etats frontières, cela paraissait vraisemblable. J'avais découvert tout cela, moi. Il trembla d'abord quand il me vit possesseur de son secret, quand il devina l'horreur, l'épouvante que m'inspiraient de semblables monstruosités.

C'est alors qu'il forma le projet de me tenir en son pouvoir. Il savait bien où me frapper ! ma fille devint en otage. J'essayai d'abord de me ras-

qui l'entourait non encore expliquée

— Lisez, dit-elle en tendant à Robert le papier épais que, pendant son évanouissement, sa main fermée avait serré avec tant d'ardeur.

Robert, étonné, prit le papier.

— Mon ami, continua Amine, une grande catastrophe vous a frappé en plein bonheur. J'ai prié pour vous, et de loin j'ai pleuré avec vous.

— Comment avez-vous su ? ..

— Lisez.

Le papier était plié en quatre. On voyait au rebord effrangé qu'il avait dû être arraché à l'un de ces grands registres dont usent les hommes d'affaires. Robert lut :

— *Produit de la manufacture de tabacs des Old Fellove (Caroline Sud) du 21 janvier, même année ci.*

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il.

Mais sur un signe d'Amine il continua :

— *Affaires de la Banque nationale de Kentucky, 3 août ci.*

— Comment est-elle ?

— « — Oui, monsieur. »

— « — Comment est-elle ? »

— « — Toujours folle. Quant à l'enfant... »

Robert n'osa pas ajouter que l'enfant était très malade. Si s'était la fille de madame Bradford, pourquoi briser encore ce pauvre cœur si torturé ? L'espérance est une fleur divine que Dieu a donnée à l'homme pour qu'il se résignât à souffrir. Amine se sentit renaître à cette seule pensée que sa fille était là, et quelle pouvait la revoir.

— Partons, partons, dit-elle.

Malheureusement, il fallait attendre au matin pour prendre le train de la journée. Amine apprit aux deux jennes gens comment il se faisait qu'elle était à Washington. C'était une partie du mystère

Il reprit vite son sang-froid. L'exubérance et le

FEUILLETON DU JOURNAL DU LOT

28

LES DRAMES DE CE TEMPS-CI

LA

FAMILLE CAVALIÉ

LE COMMODORE NOIR

XVI

EXPLICATIONS

Puis ses sanglots la reprenaient avec plus de violence, et les larmes coulaient pressées et nombreuses sur son visage.

— Amine, ma bien-aimée, dit Robert en s'agenouillant devant le lit où la jeune femme était étendue, Amine, pourquoi m'accusez-vous ?

Elle lui jeta un regard désespéré.

— Ma fille ! il m'a dit qu'il la tuerait si je le quittais... Je connais les secrets de ce monstre. Il me redoute et il me tenait en son pouvoir par mon enfant...

Elle se tut ; puis, reprenant avec une amertume profonde :

— Si vous saviez ! un jour j'ai tout découvert, il le vit, et dès lors le bonheur fut perdu pour moi. Nous avions une fille. Pourquoi Dieu permit-il aux monstres de devenir pères ! Il me l'enleva, et me jura que je ne la reverrais que lorsqu'il se serait à jamais assuré de mon silence.

Philippe et Robert commençaient à comprendre. Un misérable comme Bradford est capable de tout. Pour se venger, il pouvait exécuter sa menace.

Taxe postale réduite. — Le ministre a pris un arrêté qui range dans la catégorie des imprimés ordinaires « les formules imprimées de lettres de convocation à une réunion sur lesquelles sont ajoutées, soit à la main, soit au moyen d'un timbre ou d'un autre procédé, les indications relatives au jour, à l'heure, au lieu et à l'objet de la réunion. »

Ces formules bénéficieront donc dorénavant de la taxe réduite, au même titre que les lettres de faire-part et de convocation en cas de décès, par exemple, et seront soumises aux tarifs fixés par la loi du 6 avril 1878, c'est-à-dire 1 centime par exemplaire sous bande mobile, 5 centimes par exemplaire sous enveloppe ouverte.

Les exemplaires ne doivent pas peser plus de vingt grammes sous bande mobile et plus de cinquante grammes sous enveloppe ouverte.

Les demandes qui seront formées par des contribuables dans les trois mois de la réception de leur avertissement, pour obtenir un dégrèvement d'impôts, à la suite de vacances de maisons et de chômage d'usines, resteront soumises au timbre, mais les demandes qui seront motivées par des pertes réelles éprouvées seront assimilées aux pétitions pour demandes de secours et pourront être formulées sur papier libre.

Tristes constatations. — Depuis quelques temps on ne parle à Cahors ou dans le département que de vols accomplis avec une rare audace, par des voleurs toujours introuvables.

Vols de tronc d'églises, vols de registres de l'état civil, vols de linge, soustraction de papiers dans les cafés, c'est une suite non interrompue de crimes et de délits qui troublent à bon droit nos populations et ne laissent leur quiétude parfaite qu'à ces incomparables sergents de ville que l'on voit parcourir nos rues, placides, somnolents et comme fiers du devoir accompli. Et pourtant, Dieu sait comment quelques-uns entendent leur mission et comment la police est faite à Cahors, malgré toute l'activité et toute la vigueur du commissaire M. Bontoux, dont les bons services ont été dernièrement récompensés par le conseil municipal.

Il est vrai qu'un commissaire de police, dans un centre relativement important, malgré tout son zèle, ne peut tout faire par lui-même. Il lui faut des agents dévoués et surtout honnêtes. Or, le fait suivant, basé sur les attestations les plus sérieuses, et que nous n'hésitons pas à publier, dans l'intérêt général, prouvera si la ville est bien partagée sous ce rapport.

Un de ces soirs, deux agents passaient dans une rue mal famée, lorsqu'ils rencontrent un individu, un campagnard, qui, content de la réception de son tabac, avait eu le tort, après un bon dîner, d'accompagner un de ses camarades jusqu'à la porte d'un de ces lieux....

Interpellé par les deux agents, le campagnard explique le fait; alors l'un d'eux, le traitant de naïf, lui propose de l'introduire, de l'initier à toutes les belles choses du dedans, et lui demande cent sous pour ce rôle de cicerone qui ne convient guère, on l'avouera, aux agents des mœurs. Bref, le paysan se laisse faire, il donne les cent sous et voilà nos trois individus pénétrant dans la lupanar. Les deux agents livrent notre bonhomme à une de ces syrènes, et

sur en me disant qu'il ne lui ferait aucun mal. Puis, j'eus peur, et je pensai qu'il ne reculerait devant rien pour me forcer à garder le silence. Hélas! la mère a été lâche. Je me tus. C'est alors que je vous ai rencontré... Si je pouvais vous raconter quel martyre c'était que ma vie! Simon, mon frère, tourmenté par lui... A-t-il deviné la vérité? Non. Mais il sentait bien qu'un lien terrible m'attachait à mon mari, et qu'il m'était impossible de le rompre. Quand, à notre retour d'Europe, je l'aperçus à bord de l'Irlande, je frissonnai. Il me semblait impossible que M. Bradford ne le reconnût pas. Mais, grâce au ciel, ce dernier malheur m'a été épargné. En arrivant à Albany je repris ma vie anxieuse, torturée. Lui, continuait ses absences, ses courses qui me désespéraient. J'appris un soir par le journal le massacre des vôtres... Oh! alors je me reprochai mon inaction comme un crime. Le lendemain, il partit. Je le suivis. Je pus arriver à Fordham sur ses traces. Quand il eut quitté le château j'y entrai à mon tour. Les domestiques ne pouvaient rien soupçonner. Pour eux, n'étais-je pas la maîtresse?... Vous devinez le reste. J'ai pu forcer la serrure du coffre-fort où ce misérable enfermait le catalogue de ses infamies. Je déchirai cette page à son insu; quand il sut mon départ d'Albany, sa fureur ne connut plus de bornes. Il m'entraîna de force, et me conduisit à Washington, en m'empêchant de communiquer avec personne... J'étais enfermée dans cette maison, d'où vous m'avez arrachée. Maintenant vous savez tout... Que je retrouve ma fille, et je pourrai fuir ce misérable!

— Robert avait écouté, le front baissé, les paroles d'Amine. Il admirait le courage et la volonté

vont boire de leur côté en compagnie de ces dames, à la santé du pauvre diable.

Voilà qui est déjà bien corsé; mais ce n'est pas tout. Comme le villageois, vite désillusionné, était revenu vers les agents et réclamait ses cinq francs, ces derniers l'empoignèrent vigoureusement, lui administrèrent quelques violents coups de canne plombée sur les omoplates et le conduisirent au violon malgré ses cris et ses supplications.

Une dizaine d'heures plus tard, le lendemain matin, les deux agents signalent à M. le commissaire la capture du *malfaiteur dangereux* de la nuit, et sont prêts à réclamer le prix de leur pousse, lorsque, après interrogatoire du malheureux, M. Bontoux devine la triste vérité. Son rapport fait aussitôt à M. le maire, amène la révocation immédiate de l'un de ces agents.

Tel est le fait; à nos lecteurs d'en tirer au point de vue de la sécurité nocturne de la ville, toutes les déductions qui viennent à l'esprit.

Certes, tout le monde approuvera la juste sévérité déployée en cette circonstance par M. le Maire. Mais cela suffit-il? et après un tel scandale, le personnel policier ne doit-il pas être réformé au plus vite, après un examen sérieux des antécédents, de l'aptitude et de l'honorabilité de chacun des agents?

Sauvetage. — La femme Bouysse Anna, marchande ambulante, lavait du linge, en compagnie d'une de ses amies, dans le Lot, en face le quai de regard. Les deux femmes avaient pris place sur un chaland qui touche la berge. La femme Bouysse, ayant fait un faux mouvement, est tombée dans la rivière, mais elle est parvenue à s'accrocher au chaland, où elle s'est maintenue jusqu'à l'arrivée du sieur Théron Didier, lequel, attiré par les cris de cette infortunée, a sauté dans un bateau et a pu la repêcher au moment où, à bout de forces, elle allait lâcher prise et disparaître, entraînée par le courant très rapide en cet endroit.

Cette action fait le plus grand honneur au sieur Théron, qui a déjà opéré quatre sauvetages et est porteur d'une médaille d'argent de 2^e classe.

Un boulevardier. — Un porc, trouvant le séjour de Bégois un peu trop monotone, s'en vint, une de ces nuits dernières, boulevardier sur les Fossés de Cahors. Les agents attirés par des accents inosités en pareil lieu, s'avancèrent prudemment, et ce ne fut pas sans surprise qu'il se trouvèrent en présence d'un habillé de soie, flanant sans penser à mal; il fut aussitôt coffré non sans opposer la plus vive résistance.

Le propriétaire venant porter plainte, le lendemain au commissariat de police de Cahors, contre des voleurs imaginaires, fut bien heureux de retrouver son porc qu'il croyait déjà transformé en boudins.

Evasion. — Dans la soirée de dimanche, 24 janvier, trois malfaiteurs très dangereux se sont évadés des prisons de Gourdon, où ils étaient détenus. Quelques jours à peine après cette évasion, l'église du Vigan, située à 5 kilomètres de Gourdon, était dépepillée, non plus cette fois de l'argent déposé dans les troncs, mais de tous les vases sacrés qu'elle renfermait.

Nous apprenons que deux de ces malfaiteurs

de cette belle et noble créature. Et en même temps une colère sourde grondait en lui.

« Qui! la vie des êtres qui lui avaient été si chers avait dépendu d'un caprice de Bradford! »

— L'heure s'avance, dit-il. Dans quelques instants nous partirons. Il faut une journée pour arriver à New-York. Fordham en est éloigné?

— Non.

— Eh bien, nous prendrons une voiture, et nous repartirons immédiatement.

François fut envoyé à la gare. Le premier train partait à cinq heures du matin. Amine manquait de tout: elle n'avait ni linges, ni vêtements. Mais en Amérique, on obtient tout ce qu'on veut avec de l'argent, et à quelle heure que ce soit.

Philippe se chargea de trouver ce qui était nécessaire, pendant que la jeune femme prendrait les quelques instants de repos dont elle avait tant besoin. A quatre heures et demie, ils montaient tous en voiture pour se rendre à la gare du chemin de fer. Le premier mouvement de Robert fut d'examiner avec soin le visage des autres voyageurs. Il n'y vit aucune mine suspecte. Sans doute, Bradford avait pris une autre direction; ne pouvant croire que sa victime fût revenue sur ses pas, au lieu de gagner les lignes confédérées, pour demander aide et protection à Simon Dudley, son frère.

Le train s'ébranla et partit. Les quatre voyageurs ne se doutaient pas que, deux heures auparavant, Bradford avait fait chauffer un train spécial qui courait devant eux.

XVII

LA PETITE MARTYRE

— C'est grave, grave, grave, ce que vous m'ap-

viennent d'être arrêtés par les habitants d'Assier qui s'étaient mis à leur poursuite à coup de fusils les ont blessés et remis à la gendarmerie.

La grève à Decazeville.

On écrit de Rodez, 27 janvier, à la *Dépêche*.

La grève! — De graves nouvelles de Decazeville nous parviennent. 400 mineurs sont en grève. Le bruit court que M. Watrin, ingénieur, aurait été conduit chez le commissaire, par les ouvriers, puis assassiné.

On bat la générale à Rodez maintenant, pour le rappel de la troupe qui va partir, ce soir, pour Decazeville.

Decazeville, 27 janvier, soir.

C'est hier, à midi, que la grève des mineurs a éclaté. Les bassins de Combes et de Boossan ont été désertés; plus un ouvrier sur les chantiers.

Les mineurs demandaient une augmentation de salaire, ils voulaient que le prix de la journée fût porté à 4 fr. 50.

D'après les dit-on, M. Watrin, sous directeur, les aurait mal reçus.

Ils l'ont alors jeté par la croisée.

Son corps a été piétiné avec rage par les grévistes qui assiégeaient la maison et par les femmes qui se trouvaient parmi eux. Il est mort quelques heures après.

On évalue à deux mille le nombre des grévistes.

Le préfet, le général Marthe et l'évêque de Rodez viennent d'arriver ici.

Des troupes ont été envoyées de Rodez, de Montpellier et d'Albi.

Le maire a le plus vif espoir que cette nuit même l'accord se fera entre les délégués des ouvriers mineurs et la compagnie, sur la question des salaires. Déjà treize ouvriers sur quinze adhèrent à la transaction proposée.

Variétés

l'Algérie

ET LES ALGÉRIENS

NOTES D'UN VOYAGEUR

XXVIII

HAMMAM-R'IRHA.

Si l'Algérie, qui produit avec les plantes des pays chauds presque tous les fruits des régions tempérées, est favorisée au point de vue du règne végétal, elle ne l'est pas moins pour le règne minéral. Elle possède en effet près de deux cents gîtes métallifères dont quelques-uns sont considérés comme les plus riches du monde. A Beni-Saf, à Camarata, et surtout à Mokta-el-Haddid, près de Bône, des légions d'ouvriers sont occupées à extraire le précieux minerai.

« La mine de Mokta-el-Haddid — disait un publiciste algérien bien connu, M. Allan, dans une conférence au Palais du Trocadéro, pendant l'Exposition universelle de 1878 — est

prenez là, patron.

— La misérable! Je pensais bien la tenir. Elle m'échappe. Si elle a pris la résolution de m'abandonner sa fille, c'est qu'elle est décidée à s'enfuir. Si, au moins, j'avais pu l'entraîner dans le Missouri...

— Où sont les amis, interrompit le premier interlocuteur.

— Et là...

— Inutile d'ajouter la fin. Elle se devine de reste. Ah! patron, vous êtes bien intelligent. Aussi, pourquoi n'avoir pas fait comme moi? Comme capacités, je ne vous vaudrais certes pas. Pourtant cela ne m'a pas empêché de faire un beau mariage, et d'être parfaitement heureux. Voilà de ces idées comme vous n'en avez pas!

M. Bradford ne répondit rien, et Tom en fut pour les louanges qu'il s'adressait modestement à lui-même: car le lecteur a déjà reconnu, sans doute, les deux personnages qui causaient ainsi.

Ceci se passait dans la voiture de Bradford, qui conduisait les deux associés de New-York à Fordham, deux jours après les événements qu'on vient de lire. Malgré la diligence qu'il avait voulu faire, Bradford avait été retardé par un de ces accidents que l'homme le plus habile ne peut pas prévoir. Au moment où il descendait de wagon à New-York, il était tombé et avait failli se casser la jambe. Mais si cette chute n'avait pas eu de suites, elle l'aurait du moins forcé à rester inactif pendant une journée entière.

La misérable tremblait à la pensée que son secret pouvait être révélé. Le président de la République, s'il l'apprenait, ordonnerait évidemment une descente de police dans le château de For-

aussi célèbre par sa richesse que par l'habileté de son exploitation. Elle est le type qu'on prend pour modèle dans toutes les écoles des mines. Comme production, c'est une montagne de terre dans laquelle on enfonce la pioche, et quand on traite ce produit brut, on en obtient à la fonte 65 et jusqu'à 80 pour cent de fer magnétique de qualité supérieure.

Ce pays, dont le sol, de nature volcanique, est bouleversé trop fréquemment par les tremblements de terre, contient aussi de nombreuses sources thermales ou minérales, cent cinquante environ.

Le département qui en possède le plus est celui de Constantine.

Les eaux thermales et minérales de l'Algérie peuvent soutenir la comparaison avec les meilleures de l'Europe. Les plus renommées sont: dans la province d'Alger, Hammam-R'irha, Hammam-Melouan; dans la province d'Oran, le Bain de la Reine, la source d'Arcole, Hammam-bou-Hadjar; dans la province de Constantine, Hammam-el-Biban, Hammam-bou-Sellam, et surtout Hammam-Meskroutin dont les sources ont un débit de 100,000 litres à la minute et une température de 95 degrés.

Il y a là des éléments de richesse qui contribueront puissamment à la prospérité du pays, quand des voies faciles de communication seront établies dans toute la colonie, quand le réseau des chemins de fer sera complet.

Déjà, les métaux d'Algérie sont exportés jusqu'en Amérique, et de nombreux malades vont demander à ses eaux bienfaisantes la force et la santé.

J'avais entendu vanter si souvent les vertus thérapeutiques d'Hammam-R'irha, la beauté sauvage de ses sites, que je m'étais bien promis de ne pas laisser échapper l'occasion de les visiter.

Elle ne tarda pas à s'offrir.

Le modeste et infatigable savant qui a répandu à Alger le goût de la botanique, M. Durando, « puisqu'il faut l'appeler par son nom », fit annoncer qu'il dirigerait le lundi de Pâques, une excursion à Hammam-R'irha.

Courir sous les arcades de la Régence et verser entre les mains du marchand de journaux, trésorier ordinaire de M. Durando, la somme nécessaire aux frais de voyage, fut pour moi l'affaire d'un instant. Au jour fixé, j'étais exact au rendez-vous. Nous étions cinquante-sept touristes, de tout sexe, de tout âge et de tous goûts, botanistes émérites portant en sautoir la boîte de fer blanc, entomologistes armés d'un filet, ou simples amateurs, heureux d'aller errer dans les bois et respirer l'air pur des montagnes en bonne et nombreuse compagnie.

Nous partons à 6 heures. D'Alger à El-Afroun, nous traversons la Mitidja, et après un parcours de 70 kilomètres, nous entrons dans la vallée de l'Oued-Djer que nous remontons jusqu'à Bou-Medfa.

C'est une région montagneuse, très accidentée, aux mamelons réguliers. La vallée

dham, et dès lors la découverte du grand-livre où les deux coquins enregistraient leurs bénéfices était certaine.

Bradford ignorait que sa femme eût connaissance de ce grand livre. S'il l'avait enlevée après sa fuite pour la conduire de force à Washington, c'est qu'un plan infernal avait germé dans son cerveau. Tom Javelott avait confié à son « patron » la rancontre qu'il avait faite de cette folle qui s'appelait Jeanne. C'avait été une révélation pour lui. Le chef de ses volontaires avait voulu, aux *Eaux-Vives*, s'assurer la possession de la jeune fille, en outre du butin qui lui revenait. Mais quand ses soldats l'avaient vue folle, il n'avait plus pensé qu'à la conduire à Bradford. En effet, les dépositions de la jeune fille, si jamais elle recouvrait la raison, pouvaient les perdre. Et il aimait mieux que ce fût Bradford qui prit la responsabilité du crime, s'il fallait en commettre un. Jeanne avait pu s'enfuir des mains de ces hommes, mais sa mauvaise destinée la fit retomber aussitôt entre celles de Tom Javelott.

Le mari de Molly, assez embarrassé de sa trouvaille, était venu tout conter à Bradford, et celui-ci, apprenant que cette pauvre folle était Jeanne Cavalé, avait résolu de la tenir sous sa main, pour s'en faire une arme au besoin, si jamais Robert tentait de l'attaquer.

Cependant ils approchaient de Fordham. Tom disait:

ALBERT DELPIT.

(A suivre).

que sillonne l'Oued-Djer, mince filet d'eau qui va se réunir à l'Oued-Chiffa, pour former le Mazafran, est étroite et encaissée entre des collines escarpées, couvertes de broussailles. C'est un pays pauvre et qu'on croirait abandonné si on ne rencontrait de temps en temps quelque parcelle cultivée, où si on ne voyait quelque Arabe conduisant une troupe de bourriquets. Le ruisseau, qui devient en hiver un torrent redoutable, coule sans bruit entre les oliviers et les lauriers-roses.

En approchant de Bou-Medfa, on aperçoit au flanc des côtes, à côté de quelques champs de blé, des gourbis et des huttes de charbonniers. Ce n'est plus la riche plaine aux abondantes moissons, la mer de verdure qui réjouit les yeux ; c'est cependant un sol fertile, où la vigne prendrait bientôt la place des pins et des lentisques, si les bras ne manquaient pas. Donnez des colons à l'Algérie, elle vous rendra au centuple ce que vous lui aurez prêté.

On descend de wagon à Bou-Medfa, à 91 kilomètres d'Alger. Il nous reste trois lieues à faire pour arriver à Hammam-R'irha. Le voiturier qui fait le service de la station thermale, M. Messin, un franc-comtois devenu africain, a mis en réquisition tous les véhicules de la contrée. Calèches, tilburys, jardinières, chars-à-bancs sont à notre disposition. Nous laissons les voitures fermées aux dames, et aux frileux, et nous nous casons comme nous pouvons. Pour moi, qui aime à voir le pays, je monte sur le siège d'un breaux, après avoir eu soin d'endosser mon pardessus, car l'air est vif dans la vallée de l'Oued-Hammam.

Après avoir fait environ six kilomètres en plaine, à travers des fourrés épais qui dominent de loin en loin des chênes ou des trembles, on gravit la montagne où jaillissent les sources bienfaisantes, où s'élève l'hôtel des Bains. Rien de plus insipide que cette marche au pas, cette lente montée des chevaux par les nombreux lacets du chemin. Aussi beaucoup d'entre nous descendent de voiture, et achèvent la route à pied en escaladant les sentiers abrupts qui mènent à Hammam-R'irha. Le trajet est plus pénible, mais il est plus court, et nous arrivons au sommet avant les attelages plus ou moins fringants qui traînent le reste de la caravane.

Nous sommes bientôt tous réunis. Le concessionnaire des eaux thermales, M. Arlès-Dufour, nous reçoit et nous souhaite la bienvenue. En attendant l'heure du déjeuner, nous parcourons l'établissement.

Les sources d'Hammam-R'irha sont connues et fréquentées depuis la plus haute antiquité. Les Romains y avaient construit une véritable ville, dont on trouve des traces à chaque pas, statues, pièces de monnaie, tronçons de colonnes, lampes funéraires. Les invasions des barbares, et les tremblements de terre ont ruiné cette cité, mais on ne saurait en contester l'existence.

Les indigènes usaient largement de ces eaux. L'autorité militaire, voulant les utiliser, y fit bâtir un hôpital, avec trois piscines dont la température constante est de 43 à 45 degrés. Les officiers et les fonctionnaires algériens en retirèrent de si grands avantages, qu'on aménagea pour les Arabes et les Israélites une autre source chaude, également à 45 degrés.

« On construisit pour eux — dit M. le docteur Renard — une sorte de caravansérail où les baigneurs avaient deux grandes piscines à leur disposition, et quelques petites chambres dans lesquelles ils pouvaient se reposer et passer la nuit. Cette installation primitive et sans aucune espèce de confort ne permettait pas à la population algérienne et surtout à la partie féminine de faire usage des bains. Le contact avec les Arabes n'avait rien d'engageant, et, si quelques personnes forcées par la maladie se décidaient à passer deux ou trois jours à Hammam-R'irha, aucune n'avait consenti à faire une saison de trente jours dans ces conditions. »

Malgré de nombreuses réclamations, les choses restèrent en cet état jusqu'en 1877. Le gouvernement général conclut à cette époque avec M. Arlès Dufour un traité dont voici les principales clauses : M. Arlès Dufour devient propriétaire pour 99 ans de toutes les sources thermales et minérales d'Hammam-R'irha, à l'exception de celles qui sont affectées au service de l'hôpital militaire, mais il s'engagea à ouvrir dans un délai de trois ans un hôpital civil pour les colons indigents et à réserver

un certain nombre de piscines pour les Arabes et les Israélites. La source ferrugineuse froide resta la propriété de l'Etat.

L'hôtel actuel, situé près de l'hôpital militaire, est destiné à devenir l'hôpital civil, dès que le grand édifice actuellement en construction, sera terminé. C'est un bâtiment élégant. Il contient une quarantaine de chambres, deux grandes piscines et tout le matériel nécessaire aux traitements par l'hydrothérapie. En bas, des pavillons dans le style arabe, en forme de Koubbas, abritent les piscines affectées aux indigènes, qui y viennent en famille et comme en partie de plaisir. De beaux jardins, bien entretenus, de rians vergers qu'arrosent des eaux abondantes, entourent et encadrent l'hôtel.

Mais tout à coup la cloche sonne. Nous nous rendons à son appel, et un menu des plus appétissants est offert à notre appétit aigu par l'air de la montagne. De la salle à manger « faite à souhait pour le plaisir des yeux », et dont tout un côté est formé par de larges baies vitrées, on jouit d'un paysage ravissant sur la vallée de l'Oued-Hammam, sur la route aux nombreux contours que gravissent péniblement des caravanes de baigneurs arabes, sur le village de Vesoul-Bénian qu'on aperçoit distinctement, au sommet de la colline opposée.

Fondé en 1852, ce village servit d'abord de lieu de détention à des transportés politiques, mais à la fin de l'année suivante, on y établit plusieurs familles de cultivateurs franc-comtois qui lui donnèrent le nom de Vesoul, en souvenir de la patrie. Par leur activité, leur esprit d'ordre et d'économie, leur union fraternelle, leur zèle à s'entraider, ces braves et honnêtes travailleurs ont accompli une œuvre méritoire et digne d'être proposée en exemple. Conservant avec un soin pieux la langue et les coutumes du pays natal, ils ont transformé les terres incultes qui leur ont été concédées ; et de vastes champs de céréales, de nombreuses et vigoureuses vignes couvrent aujourd'hui ce confort du Laccar. En 1871, Vesoul-Bénian a failli subir le sort de Palestro dont tous les habitants furent massacrés. Heureusement, une tribu fidèle, celle des Ouled-ben-Salem, vint aider nos colons à résister aux R'irhas insurgés ; et le village vaillamment défendu et complètement préservé, est aujourd'hui en pleine prospérité. Tous ses habitants sont dans l'aisance ; et avec ses rues bien propres, ses maisons tenues avec soin, ses rians alentours, ce petit bourg franc-comtois, perdu au milieu des ramifications de l'Atlas, produit sur le visiteur une douce et salutaire impression.

Pourquoi nos gouvernants ne s'inspirent-ils pas de cet exemple, et ne renouvellent-ils pas une expérience consacrée par le succès ? Quand l'administration crée un centre nouveau, au lieu d'appeler des colons de tous les points de la France, elle ferait mieux de les choisir dans une seule région, dans un seul département. Ces nouveaux Algériens, n'étant pas étrangers les uns aux autres, ayant le même accent et le même idiôme, habitués au même système de culture, ayant peut-être les mêmes goûts, ne seraient plus isolés et ne se considéreraient pas comme dépayés.

Mais revenons à Hammam-R'irha. Aussitôt après le déjeuner, nous allons visiter le grand hôtel en construction. La façade, encore inachevée, a 90 mètres de longueur. Ce sera à la fois un hôtel contenant une centaine de chambres, et un Casino offrant aux baigneurs les divertissements en usage dans les stations thermales. L'ensemble est grandiose, et M. Arlès Dufour, qui a dressé lui-même tous les plans, est justement fier de son œuvre.

De là, nous nous dirigeons vers la forêt de pins, qui, au nord ouest d'Hammam-R'irha, couvre une étendue de 800 hectares. Nous suivons la route forestière, et nous allons contempler le Zaccar dont la masse blanchâtre et dénudée s'élève à près de 1600 mètres. Sur l'autre flanc de la montagne, à 700 mètres d'altitude, s'étend, au milieu de rians ombragés et de vergers arrosés par des eaux abondantes, la coquette Miliana. Mais, vu d'Hammam-R'irha, le Zaccar n'offre rien de pittoresque et n'arrête pas longtemps nos regards. Nous faisons le tour du piton qui domine les Bains, en ralentissant de temps en temps notre marche pour admirer un point de vue ou pour respirer plus à l'aise des émanations balsani-

ques que la brise nous apporte, et nous arrivons à une pelouse dont le gazon fin et moelleux nous invite au repos. Le coup d'œil est splendide : à nos pieds, les constructions d'Hammam-R'irha ; au delà du ravin, Vesoul-Bénian et ses pentes verdoyantes ; dans le fond de la vallée, Bou-Medfa et la ligne du chemin de fer ; et enfin, se profilant au dernier plan d'une quadruple ligne de montagnes, le Djebel-Monzaca, aux flancs ravinés où la neige brille encore en longues lignes nacrés.

C'est avec peine que nous quittons ce site pour compléter notre excursion. Mais la journée s'avance, et il nous reste à voir, avant de partir, la ferme Mont-Rose, de belles plantations de vignes, les sources thermales, le pavillon hexagone où jaillit l'eau ferrugineuse, le nouveau village avec son église et son lavoir, et les ruines des villes qui se sont succédé, depuis la domination romaine, sur les côtes d'Hammam R'irha.

Certains archéologues prétendent avoir retrouvé les traces de trois cités successivement détruites. Nous n'étudierons pas cette question ; mais il est incontestable qu'au temps où Chercell était, sous le nom de *Julia Caesarea*, la capitale de la Mauritanie Césarienne, les thermes d'Hammam R'irha, *Aqua Calida*, étaient des plus fréquentés.

De larges dalles couvertes d'inscriptions, des fûts de colonnes, des fragments de sculptures témoignent de l'ancienne splendeur de cette station balnéaire. M. Arlès-Dufour recueille ces débris et rappelle volontiers ces souvenirs ; il aime à dire ce que fut Hammam R'irha, ce qu'elle doit être et ce qu'il espère qu'elle sera.

Il a confiance dans l'avenir ; et après avoir vu ce qu'il a déjà fait, après avoir appris ce qu'il se propose de faire, nous croyons avec lui qu'il réussira dans sa patriotique entreprise et qu'il n'aura pas inutilement dépensé son activité et ses capitaux. En transformant ce coin de terre, en apportant dans cette solitude la vie et le mouvement, M. Arlès-Dufour n'a pas fait seulement une intelligente spéculation, il a fait acte de bon français.

Nous quittons Hammam R'irha en souhaitant heureuse chance à ce hardi pionnier ; et nous désirons qu'à l'avenir, au lieu de se rendre, à grands frais et avec les fatigues et les périls d'une double traversée, dans les Pyrénées ou le plateau central, les Algériens aillent simplement demander à leurs montagnes, si riches en air pur et en sources bienfaisantes, le repos, la fraîcheur et la santé.

J. B.

Variétés

ESSAIS DE CRITIQUE

A PROPOS DE LA REPRÉSENTATION DE Roméo et Juliette

— Suite —

II

Est-ce à dire que Gounod ait triomphé tout d'abord, comme il semble qu'il eût dû le faire ? Non, et c'est justement à ces questions que nous venons d'énumérer en lui, surtout à celle que nous avons mise la première, qu'il faudrait peut-être imputer ses luttes, et parfois ses demi-insuccès. Comme Racine, à qui nous le comparerions volontiers, Gounod a été, il faut bien le dire, avec ses instincts de chercheur, un révolutionnaire, un réformateur ; mais un révolutionnaire modéré et un réformateur intelligent. Il a voulu dériver dans la musique nouvelle tout ce qu'il pouvait y avoir de bon à conserver et chez les ancêtres un peu trop oubliés, depuis Mozart, Rossini, Meyerbeer — pour ne citer que ceux-là — et chez les étrangers tant anciens, comme Haydn et Bach, que vivants, comme Wagner. A cette époque, la musique allemande était à la mode ; elle venait de trouver comme sa formule et l'idéal de ses rêves avec l'auteur du *Vaisseau Fantôme*, et l'inventeur du *Leit motive*. Gounod prit et laissa beaucoup de tout cela, guidé par son rare bon goût ; mais, de fait, il se trouva pris entre les deux partis qu'il rêvait d'unir, les uns germanistes, comme Berlioz, l'accusent de ne pas oser assez, les autres, les classiques, lui reprochent d'oser trop. La querelle, commencée bien avant, s'engagea surtout au sujet de *Faust*. Berlioz écrivit sa *Damnation*, un chef-d'œuvre ; Hervé, je crois, fit la parodie de l'œuvre de Gounod, le *Petit Faust*, et les choses allèrent leur train, tandis que le public applaudissait et disait de Gounod, l'auteur de *Faust*, comme on avait dit au XVII^e siècle, l'auteur d'*Andromaque*. C'est alors, peut-être pour contenter ses juges germanistes, peut-être pour soumettre la cause au vrai

public, que, en 1866 environ, Gounod écrivit son opéra de *Roméo et Juliette*.

C'est un tout autre genre que celui de *Faust*, et qui étonne tout de suite l'auditeur. L'ouverture étrange, coupée par une mise en scène et un chœur qui raconte la tragique histoire, les phrases harmoniques, ne se condensant pas, comme ailleurs, comme dans le *Faust*, en airs faciles à retenir, mais s'égrenant, s'éparpillant autour de quelques motifs qui reviennent de ci, de là, tout cela était bien Wagnerien, trop peut-être pour nous qui, samedi soir, nous l'avons, étions encore un peu dépayés dans cette musique...

Qu'est-ce à dire et faudrait-il conclure que Gounod n'a fait que des pastiches ? Non ; même là, dans cette œuvre où il est moins lui, il se retrouve entier ; les chœurs sont fugués plutôt dans le style de Bach que dans celui de Wagner, et si l'ensemble est un peu pris du maître, le détail est bien de Gounod ; il y a par places des fins de phrase qui sont comme sa signature, des façons d'amener les motifs que l'on reconnaît entre deux mille ; il y a la rencontre et le duo du premier acte, l'aubade, le dialogue à la fenêtre, l'adieu « jusqu'à demain » du second, la prière des deux mariés au troisième et tout le dernier acte enfin qui sont du pur Faust ; et s'il fallait en citer une preuve, que l'on se souvienne de la sérénade du page de Roméo, et de celle que chante Méphistophélès dans *Faust*. C'est bien là de la musique française et une musique originale, malgré les maîtres dont elle s'inspire, dans une imitation qui est loin d'être un esclavage. Si donc, malgré tout et malgré tous, Gounod est demeuré le maître incontesté ; si aujourd'hui il voit son œuvre mieux comprise et mieux goûtée, si *Sapho*, pour ceux peut-être qui jadis la critiquaient est devenu un chef-d'œuvre, c'est que, mieux habitués aujourd'hui, et le jugeant par l'œuvre des autres et de Massenet lui-même, nous reconnaissons en sa musique tout ce qu'il y a de meilleur chez les autres, enrichissant un fond personnel et vraiment français.

O. GOURDIN.

LA VÉRITÉ DITE PAR UN MÉDECIN

On écrit de Clermont-Ferrand, 18 mars 1884 : Je fais de la médecine depuis plus de vingt ans ; j'ai pendant cette période en l'occasion de faire faire usage de beaucoup de remèdes à des malades atteints de Bronchite aiguë, de catarrhe compliqué d'asthme, ainsi que de grippe, maladie qui régoe tous les ans chez nous d'une manière épidémique.

Je puis dire, Monsieur, que je n'ai jamais trouvé un médicament aussi efficace et aussi prompt pour guérir un malade que les **Pastilles BRACHAT**, à la Sève de Pin, au Lactucarium et à la Codéine.

Recevez, Monsieur, mes sincères félicitations pour l'heureuse association que vous avez su faire de ces trois substances qui ont en elles, tout à la fois, l'agent curatif et calmant.

PELLISSIERE, Dr de la Faculté de Paris, à Clermont-Ferrand.

La boîte, 1 fr. 50 franco contre mandat ou contre 10 timbres-poste, adressés à M. BRACHAT, pharmacien, rue Letyre, 61, Bordeaux. Demandez les Pastilles BRACHAT dans toutes les bonnes Pharmacies.

Pro humanitate. — ANZIN, le 5 décembre 1885. — A M. le Docteur de la Pharmacie Continentale, 116, boulevard Haussmann, Paris. —

« La majeure partie du public ignorant que mes occupations ne me permettent pas de répondre aux nombreuses lettres que je reçois journellement, lettres par lesquelles l'on me demande si réellement vos précieuses Dragées Russes m'ont débarrassé de ma bronchite chronique qui avait duré 18 mois, je viens vous prier, M. le Docteur, de vouloir bien faire connaître par la voie des journaux français et étrangers que je ne puis que confirmer ce que j'ai avancé le 25 octobre dernier relativement à ma prompte guérison à l'aide de vos excellentes Dragées Russes. A vous de cœur !

JULG D'HAUSSY, chef de service des Contributions indirectes, à Anzin (Nord).

Contre la **COQUELUCHE** TOUX et la le Sirop pectoral de Nafé de Delangrenier sera donné avec succès et sans crainte aux Enfants, car il ne contient ni opium, morphine ou codéine, dont les dangers sont signalés par le Corps médical entier. Dépôts dans toutes les pharmacies. Prix : 2 francs. H

LES PERSONNES AFFAIBLIES par un appauvrissement du sang, auxquelles leur médecin conseille l'emploi du FER, supporteront sans fatigue les gouttes concentrées de FER BRAVAIS, de préférence aux autres préparations ferrugineuses. Dépôt dans la plupart des Pharmacies.

BOURSE. — Cours du 28 janvier.

3 0/0	81 70
3 0/0 amortissable (ancien)	83 75
3 0/0 id. 1884	00 00
4 1/2 0/0 ancien	108 40
4 1/2 0/0 1883	110 55
Dernier cours du 27 janvier.	
Actions Orléans	4,357 50
Actions Lyon	4,260 00
Obligations Orléans 3 0/0	386 50
Obligations Lombardes (jouissance janvier 1884)	314 50
Obligations Lombardes (jouissance	218 50
Obligations Saragosse (jouissance janvier 1884)	323 50

DROGUERIE INDUSTRIELLE
A. COUDERC

Boulevard Gambetta, 67, CAHORS

Produits chimiques pour les Sciences, les Arts et l'Industrie
Articles de Teinture et Peinture. — Couleurs en poudre et broyées, Vernis Français et Anglais.

Brosseries et Pinceaux. — Balais d'appartements, Brosses à parquets, Brosses chiendent, Brosses à harnais, Pinceaux ronds et plats liés ficelle et virole cuivre, Brosses à rechapir.

Eponges toute provenance

Ustensiles de Laboratoire, de Chimie et Physique. — Ballons, Cornues, Tubes verre toute forme, Flacons de Woolf à 2 et 3 tubulures, Fourneaux en grès à Bassines, Fourneaux à Reverbère, Entonneurs verre, Eprouvettes, Verres à expériences, Lampes à alcool.

Articles Orthopédiques. — Bandages, Ceintures ventrières et hypogastriques, Suspensoirs, Bas à varices, Sondes et Bougies, Canules droites et courbes en gomme noire et rouge, Irrigateurs, Clysopompes, Injecteurs, Biberons tous système, Pulvérisateurs, Vaporisateurs.

Appareils à Eaux Gazeuses. — Lhote, Briet, Fevre. — Réparations.
Verres à Vitres ordinaires, demi-doubles, doubles

M

Me trouvant en relation directe avec les Chimistes des maisons de fabrication de produits chimiques de Paris, je me charge de faire faire à des prix modérés toutes les analyses que l'on voudra bien me confier, telles que des Engrais, des Métaux, des Minerais, des Vins, des Liqueurs, des Sirops, des Chocolats, des Farines, des Tissus, Suifs, Graisses, Huiles, Savons, Potasses, Soudes, Résines, Terres arables, etc., etc.

DÉPOT D'EAUX MINÉRALES NATURELLES
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

MAISON DES 100,000 PALETOTS
ROLDES & MOILIN

Maison principale à Périgueux

Draperies et nouveautés Françaises et Anglaises pour Vêtements sur mesure. — Habilllements tout faits. — Confection très soignée. — Uniformes et Livrées.

CHEMISES SUR MESURE

Gilets et Caleçons de flanelle. — Couvertures de voyage. — Vêtements de Caoutchouc. — Faux-cols. — Cravates, etc., etc.

PRIX MODÉRÉS. — TRAVAIL IRRÉPROCHABLE

M. Victor PIZANY, premier coupeur, intéressé Gérant de la Maison

Nota. — Pour cause d'agrandissement les magasins et ateliers situés rue de la Liberté n° 11 sont transporté boulevard Gambetta 32 (En face la Mairie).

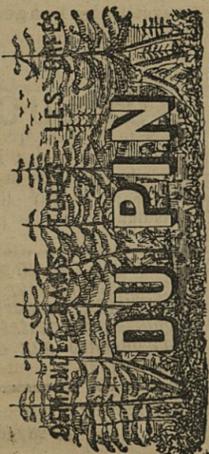
COSTUMES D'ENFANTS

LUCETTE BATAILLE

TAILLEUSE

CAHORS, rue du Lycée, n° 21 — Au 1^{er} étage

PRIX MODÉRÉS



LIQUEUR DITE ELIXIR DES VOSGES
Ayant obtenu la Grande
MÉDAILLE D'OR
à l'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1878

FOURGEAUD & LACOSTE
Membres de l'Académie nationale. Inventeurs & Fabricants
PÉRIGUEUX

Il est facile d'imiter. Il est difficile de créer
l'Elixir des Vosges est une liqueur SUI GENERIS
dont les Bourgeois de Sapin forment essentiellement
la base.
Il n'est pas et ne veut pas être une imitation de la
GRANDE CHARTREUSE.



81 RÉCOMPENSES ET PRIX
MÉDAILLES D'ARGENT, OR
ET DIPLOME D'HONNEUR

GRANDE CHARTREUSE

PÉRIGUEUX 1880 DIPLOME D'HONNEUR
MEMBRE DU JURY
BORDEAUX EXPOSITION 1882 JURY CONCOURS

On demande des représentants sérieux, pouvant fournir de très bonnes références.

AVIS

M. SALINIÉ, ancien maître-hôtel, 7, rue St-Maurice, Cahors a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient d'avoir la représentation d'un des plus grands domaines de l'Hérault, pour les **Plants Américains** de toutes les variétés et choix, qu'il pourra fournir promptement à des prix très avantageux et garantir les espèces.

PLANTS AMÉRICAINS

SORTANT DES PROPRIÉTÉS

J. COMBETTE,
DE FRONTIGNAN

le mille.
Jacquez fructifères racinés, à 90 fr.
Jacquez fructifères en bout, à 20 fr.
Riparias Fabre, tomenteux :
— Géant en racinés, à 30 fr.
Riparias en boutures, à 20 fr.

Ces PLANTS sont garantis sur facture.
S'adresser à M. CAYREL, représentant à CAHORS, rue Fénelon, n° 12.

ÉPICERIE FINE

COMESTIBLES, VINS FINS, LIQUEURS, EAU-DE-VIE, SIROP, CONSERVES ALIMENTAIRES.

Assortiment complet des liqueurs des R. P. Céléstins de Vichy.

Ces liqueurs sont faites avec le plus grand soin et ont pour base les sels alcalins des Eaux minérales de Vichy.
Eaux minérales de St-Galmier, Vals, Vichy et autres.

A. COUDERC

Boulevard Gambetta, 67, CAHORS

Plus Intermédiaires

Plusieurs groupes de Fabricants de Draps, de Velours et Fouritures se sont à la Confection des Vêtements pour Hommes, ayant résolu de vendre directement au public, ont décidé d'envoyer **gratis** les Echantillons de leur Fabrication à toutes les personnes qui en feront la demande. De ce rapport direct entre le Fabricant et le Consommateur résulte une sérieuse économie, conséquence inévitable de la suppression des intermédiaires onéreux qui augmentent d'une façon considérable le prix de vente.
Les demandes d'Echantillons doivent être adressées au seul représentant autorisé :
M. BEAUTIER, 10^{bis}, r. de Brosse, PARIS

GUÉRISON CERTAINE
et RADICALE
DE TOUTES LES

Affections de la Peau



DARTRES, ECZÉMAS, Psoriasis, Acné, etc.;
des **PLAIES** et **ULCÈRES VARIQUEUX** considérés comme incurables par les Princes de la Science
Le traitement au drainage qui tient du travail; il est à la portée des petites bourses, et, dès le deuxième jour, il produit une amélioration sensible.
S'adresser à M. LENORMAND, MÉDECIN SPÉCIALISTE (1, rue St-Louis, à MELUN (S.-et-M.))
CONSULTATIONS GRATUITES par Correspondance

L'ATLAS NATIONAL

Par F. DE LA BRUGÈRE, membre de la Société de Géographie, membre du conseil de la Société de Géographie de Paris, lauréat des Sociétés savantes, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION MISE À JOUR, récompensée aux Expositions universelles ET CONTENANT LA GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE ET DE SES COLONIES histoire, commerce, industrie, agriculture, climats et les PLANS EN CHROMO des grandes villes de France

125 CARTES COLORIÉES, tous les départements, les Colonies et les PLANS EN CHROMO des grandes villes de France
L'ouvrage complet en 125 liv. à 15 cent.
ou en 5 séries à 75 centimes
de 25 liv. à 48 fr. 75
AVEC 125 CARTES COLORIÉES
75 CENTIMES la série de 5 liv. et 5 centimes

La 1^{re} liv. à 15 c. contenant la grande carte des chemins de fer, en 40 couleurs, est en vente chez tous les libraires de un spécimen gratis à FAYARD, éditeur, 78, Bd St-Michel, Paris, ou adresser, 75 cent. timb. pour recevoir la 1^{re} liv.

Le propriétaire-gérant, Layton.

PARIS
13, Rue Lafayette

LA

A. LÉVY & C^{ie}
Éditeurs

GRANDE ENCYCLOPÉDIE

INVENTAIRE RAISONNÉ
Des Sciences, des Lettres et des Arts pour la fin du XIX^e Siècle

SOUS LA DIRECTION DE
MM. Berthelot, sénateur, membre de l'Institut; H. Perrenoud, professeur à l'École des langues orientales; F. Camille Dreyfus, député de la Seine; A. Ciry, professeur à l'École des langues orientales; Dr L. Hahn, professeur à la Faculté de médecine de Paris; C.-A. Laisant, professeur à l'École nationale des beaux-arts; A. Traubot, ingénieur des Constructions navales; A. Waltz, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

ACCOMPAGNÉE DE PLUS DE 25.000 ILLUSTRATIONS ET CARTES HORS TEXTE

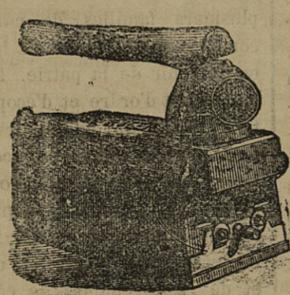
Livraison spécimen envoyée gratuitement sur demande

La GRANDE ENCYCLOPÉDIE formera environ 25 volumes gr. in-8° jésus de 1.200 pages, qui seront publiés par livraisons hebdomadaires.
Les souscriptions à l'ouvrage complet sont reçues dès à présent au prix de 500 fr.

Chaque livraison
1 franc

Payables à raison
de 10 francs par mois

Chaque volume broché
25 francs



NOUVEAU FER
A REPASSER SE CHAUFFANT SEUL
INDISPENSABLE

A tous les Ménages, aux Repasseuses, Couturières, Lingères, Confectionneurs, Tailleurs, Apieceurs, etc.

POSSÉDANT LES AVANTAGES SUIVANTS :

Économie, Propreté, Salubrité.

Se vend chez **JEAN LARRIVE, Fils aîné**
16, RUE DE LA LIBERTÉ, CAHORS.

Nouvelles machines à coudre supérieures à toutes les autres, garanties dix ans sur facture, à main et à pédale, depuis 50 fr. Navettes sans enfilage, brevetées. Fils, Soies, Aiguilles, Huile de première qualité. Pièces de rechange et Réparations.

Bretelles américaines hygiéniques. — Timbres caoutchouc. — Brillant oriental pour parquets. — Teinture des familles. — Nouveau cirage Persan, sans brosses, imperméable à l'eau.

EXPOSITION



CAHORS 1881

B. DOUCÈDE

Marchand tailleur à CAHORS, rue de la Liberté.

En vente au bureau du Journal.

CADRE

DU LOT

GAILLI

Très complète, indiquant TOUS LES CHEMINS DE FER en projet, en construction ou en exploitation

En vente chez tous les Libraires.

En feuille, 0 fr. 75. — Sur carton, 1 fr. 25. — Sur toile avec étui chagriné 1 fr. 50. 25 c. en plus par la poste.